



P.I.E.-Peter Lang

PIERROT OU BÉRÉNICE ?

Les Lettres européennes
entre peuple et élites (XVII^e siècle)



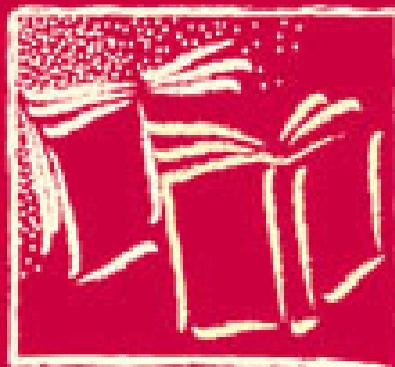
JEAN WEISGERBER



P.L.E.-Peter Lang

PIERROT OU BÉRÉNICE ?

Les Lettres européennes
entre peuple et élites (XVII^e siècle)



JEAN WEISGERBER

Préface

Culture des élites ou culture populaire ? Le dilemme, si c'en est un, semble être de tous les temps : *genus grande* ou *subtile*, style noble ou vulgaire, latin des traités de l'École ou vernaculaire des diableries médiévales, *La Princesse de Clèves* ou la bibliothèque bleue, Ravel ou Tino Rossi, Proust ou San-Antonio... Le problème qui est au cœur de nos débats sur la mission de l'école et des media a acquis une acuité inouïe depuis qu'est apparue, au cours du siècle dernier, une curieuse allergie au passé qui l'a finalement réduit à la portion congrue dans les programmes scolaires comme dans l'éventail des livres, canoniques ou non, dont est fait notre bagage littéraire. L'antihistoricisme, réaction prévisible tant au romantisme de Michelet qu'à la rigueur de Ranke et de Taine, alimenté sans doute aussi par les grossières torsions imposées à l'Histoire par les dictatures, a abouti à couper des générations entières de leurs racines, à les laisser dans une ignorance totale des valeurs qui les ont façonnées, elles-mêmes et leur milieu, quand il ne leur a pas insufflé la haine de tout ce qui les a devancées. L'actuel, le neuf, l'inédit : il n'est plus d'autres mots d'ordre. Le malheur n'aurait rien de tragique si ce présent n'était de surcroît outrageusement mutilé par les images à sensation auxquelles le ramènent les tabloïdes et la plupart des chaînes de télévision. Pourquoi lire Racine en classe alors que les chiens écrasés ce matin sont tellement plus captivants ? Les compétences linguistiques en diminuent d'autant ; on ne sait d'où l'on vient ; on ne songe guère où l'on va. C'est une démocratie dévaluée que celle qui nivelle au plus bas. Jeter l'anathème sur ce qu'on croit suranné, ces livres, ces tableaux, ces monuments apparus autrefois, mais qui n'en sont pas moins toujours à portée de main et dont nous sommes constamment entourés – sans plus les voir, mettre l'utilité immédiate au-dessus de biens virtuels ou de plaisirs gratuits ne fait que tronquer la réalité, appauvrir l'esprit.

Les catégories élitiste et populaire sont souvent présentées comme hostiles, imperméables l'une à l'autre. L'expérience – T.N.P. de Jean Vilar, festival d'Avignon, spectacles « son et lumière » – prouve qu'il n'en est rien. *Highbrow* ? *Lowbrow* ? À bien des égards, le sujet semble insaisissable. Les contours de ces concepts sont plus fluctuants, plus flous que certains n'aiment l'admettre. Le furent-ils aussi autrefois ? Un coup d'œil rétrospectif permet-il d'élucider une question qui ne manque pas d'intriguer ? Voilà, entre autres, à quoi tente de répondre ce petit livre.

Le champ exploré n'a pas été choisi au hasard. J'ai voulu qu'il dépende au premier chef de mes compétences, ayant jugé prudent de m'en tenir à une période et à des langues qui m'étaient familières. Par ailleurs, les littératures qui se sont épanouies au XVII^e siècle au nord de l'Europe occidentale, en France, en Angleterre et dans les Provinces-Unies, constituent une zone relativement homogène où se manifestent des tendances économiques, politiques et culturelles comparables, sinon identiques, et qui, en vertu de leur proximité géographique, n'ont cessé de procéder à des échanges, fût-ce de coups de mousquet. L'enquête, axée sur les belles-lettres, a pour toile de fond une fresque houleuse, barbouillée de sang à l'égal de presque tous les décors dont l'Histoire nous afflige : guerre de Trente Ans, révolte des Pays-Bas septentrionaux contre l'Espagne, campagnes de Louis XIV ; luttes intestines partout : Oldenbarnevelt contre Maurice de Nassau en Hollande, Fronde à Paris, rivalité entre le Parlement et Charles I^{er} ; établissement de la monarchie absolue à Versailles, son échec à Londres où débuttera, après la Restauration des Stuarts, le régime parlementaire ; discordes des confessions : catholiques et protestants, jansénistes et ultramontains, luthériens et calvinistes, arminiens et gomaristes, anglicans et puritains ; et, tout de même, en guise de consolation : progrès notoire du commerce et des sciences. On verra, par exemple, le rôle que joua Richelieu dans l'affaire du *Cid* et, par ricochet, dans l'évolution artistique à Amsterdam et à Londres.

La difficulté cruciale, qui apparaît d'emblée, touche les critères à adopter : comment distinguer ce qui est « populaire » de ce qui ne l'est pas ? Que veut dire « peuple » pour commencer ? La notion est tantôt quantitative, tantôt qualitative. Dans tel ou tel cas, le mot désigne l'ensemble des personnes qui forment une communauté ; il est synonyme de « tout le monde ». Est « populaire » alors ce qui plaît à tous ou, pour le moins, à une immense majorité, au plus grand nombre, toutes classes sociales confondues. L'autre signification élimine de cette masse les individus considérés comme supérieurs en raison soit de leurs revenus, de leur naissance ou de leur fonction, soit de leur culture : les élites. Éventualité qui ne suffit cependant pas à transformer l'adjectif « populaire » en simple antithèse d'« élitiste » ou « élitaire », car il n'est pas certain que les gens qui occupent un rang élevé par leur train de vie, leur noblesse ou leur charge méritent l'épithète de « cultivé », s'intéressent aux mêmes choses que ceux à qui on la décerne. Un juge, un médecin, un homme politique peuvent ne goûter meilleure distraction qu'un mélo télévisé ou encore l'Agatha Christie qui les reposera de Henry James. Dans cette dernière acception, « populaire » ne sera que l'antonyme de « savant » : le terme embrasse ce qui fait aussi les délices d'une bonne partie des « élites », celle qui est « inculte », ou peu s'en faut, au même titre que le « bas » peuple. Pour comble de malheur, ici encore, il faut faire de sérieuses réserves. Des travailleurs manuels se rencontrent qui

ne se rallient pas aux jugements esthétiques attribués hâtivement à leur classe, pas davantage que ceux que l'on range parmi le gratin, l'aristocratie d'argent ou d'office. À toutes les époques, on tombe ainsi sur de simples curieux, autodidactes, authentiques érudits qui se sont cultivés au prix d'un pénible labeur ou, depuis peu, grâce à l'instruction obligatoire. Et, inversement, sur de grands scientifiques qui se moquent pas mal de Bach, de Picasso ou de Corneille, tant il est vrai que les beaux-arts n'ont pas le monopole du savoir et que les hommes ont des goûts capricieux. Bien que le phénomène se constate régulièrement, il n'est pas quantifiable et ne se laisse pas cerner à partir de normes objectives. Ces cas hors série ne peuvent être prévus, car ils concernent des marginaux qui rejettent la pression de préjugés et tabous dont la plupart n'arrivent pas à la conscience et par lesquels l'art des doctes se voit frappé de mépris par la classe ouvrière et celui du peuple par les intellectuels. Inutile de dire que l'alphabétisation prescrite par la loi pose le problème très différemment. Pour fixer les idées, disons que, ci-après, « populaire » sera habituellement employé dans un sens opposé à celui de « savant », tandis qu'« élitaire » fera référence, sauf exception, aux qualifications culturelles que recouvre ce terme. Signalons aussi que ces catégories n'ont rien de monolithique. À la première ressortissent des manifestations de la vie citadine autant que des coutumes paysannes, malgré toute la distance qu'il y a de l'artisan au fermier ; de plus, elle reste ouverte à tous, contrairement à la variété savante qui requiert une longue initiation. Enfin, on aurait tort d'oublier les semi-lettrés, à mi-chemin entre les humanistes néo-latins et les analphabètes.

Depuis la polémique déclenchée en 1959 par la conférence de C.P. Snow sur *The Two Cultures and the Scientific Revolution* (Les deux cultures et la révolution scientifique), on considère ce tandem comme composé d'éléments moins complémentaires que contradictoires. La spécialisation explique le fossé qui s'est creusé entre scientifiques et littéraires ; il était bien moins évident il y a quatre cents ans. Héraclite et Empédocle l'ignoraient : pour eux, science, poésie et philosophie formaient un tout. Leur coexistence se maintint dans les sept arts libéraux enseignés au Moyen Âge, jusqu'à ce que l'humanisme, en donnant la primauté à l'observation des faits concrets et à l'esprit critique, permît l'épanouissement de l'empirisme. En substance, cependant, il mettait l'accent sur les lettres ; le XVII^e siècle héritera ce côté livresque, le culte des auteurs grecs et latins qu'il renforcera de quelques modernes, Pétrarque, Castiglione... Les *studia humanitatis* étaient, par essence, philologiques et historiques, et quoique fertilisées par là, les branches scientifiques ne s'éloignèrent que peu à peu du tronc commun : avec Bacon, Galilée et Newton, car on persista longtemps à exercer de front (pensons à Voltaire, à Goethe) des disciplines qui se sont déplorablement désunies depuis. Des poètes « savants » tels que Marvell, Milton ou Huygens intégreront sans peine les deux domaines.

L'indétermination inhérente aux mots « populaire » et « élitaire » facilite d'étranges va-et-vient. Il arrive que l'un des pôles se rapproche de l'autre au point de s'identifier à lui lorsqu'un genre littéraire s'attire les faveurs de couches sociales à l'opposé du public auquel il était primitivement destiné. L'idéal courtois finira par envahir le *Volkslied*, et, du XV^e au XIX^e siècle, les vertus chevaleresques de Lancelot, puis d'Amadis de Gaule, se perpétueront dans les petits bouquins grossièrement illustrés qu'on colportait dans les foires ainsi que dans les ballades des chanteurs des rues. C'est ce que l'on appelle *gesunkenes Kulturgut*, lisez : un capital culturel dévalorisé. En revanche, ces mêmes matières virent leur blason redoré en Italie par l'Arioste et le Tasse, en Angleterre par Spenser, en France par Madeleine de Scudéry. Survivance, nostalgie d'un pouvoir bien effrité, à laquelle les cercles aristocratiques s'abandonnèrent en un temps où la bourgeoisie réclamait son dû avec une insistance grandissante.

La première partie de cet ouvrage est consacrée à un exposé des faits, rangés en fonction de critères traditionnels dont il conviendra néanmoins, chemin faisant, de tester la pertinence. Le succès, et non la valeur, d'un livre se mesure du premier coup d'œil au nombre de ses lecteurs. On regrettera dès lors de ne guère disposer, pour l'époque qui nous intéresse, de chiffres précis quant au tirage. Du reste, ceux-ci ne nous renseigneraient pas sur la quantité ni sur les origines des hommes et des femmes qui ont effectivement lu ces publications : on ignore à jamais qui les a vraiment eues en main. Des statistiques plus fiables existent pour le théâtre, ainsi les comptes détaillés tenus par Philip Henslowe, chef de troupe à Londres et contemporain de Shakespeare. La condition sociale des spectateurs, elle aussi, nous est mieux connue par les pamphlets des prédicateurs, les commentaires des dramaturges et les mémoires de ceux qui en ont vu les pièces. C'est cet aspect, le plus abordable, que rappelle le chapitre I (« Le public des spectacles »).

Le facteur le mieux à même de départager les deux camps est apparemment la langue. Le latin et le grec des humanistes mettent leurs écrits hors de portée du commun ; seule une traduction peut les introduire dans le circuit populaire. Ces problèmes, abordés dans « La muse en péplum : le *poeta doctus* » (chapitre II) servent d'ouverture à la section suivante (« La norme et l'écart : les langues vulgaires et les dialectes ») où sont envisagés les registres variables du vernaculaire. Celui-ci, oscillant entre les patois et l'hermétisme des poètes baroques, acquiert au XVII^e siècle, tant à Londres et à Paris qu'à Amsterdam, l'allure moderne qu'il a conservée jusqu'à nous. *Grosso modo*, car la prononciation de Racine risquerait fort de nous écorcher les oreilles. Le fait est notable : une koïnè littéraire prend forme, pétrie au départ de « régionalismes » au cœur de sa texture, et qui, en France notamment, vient au surplus de s'enrichir, à l'instigation de Du Bellay, de l'abondance des dialectes. La Fontaine s'en souviendra, bravant les foudres de

Malherbe. Là retentit déjà ce qui va devenir comme le leitmotiv de cette étude, à savoir la symbiose des éléments populaires et savants, au rebours des thèses de certains historiens de la littérature ou de rêveurs, plus généreux qu'éclairés, qui font de la culture le privilège exclusif des nantis.

L'alliance n'a rien d'exceptionnel ni de surprenant. Le statut social des individus n'est pas figé et les beaux-arts en reflètent la mobilité. Il n'est pas impossible de repérer dans les sources de l'humanisme, chez Homère et Sophocle, chez Virgile, chez Ovide, des thèmes de nature folklorique. Musique et poésie, d'autre part, musique et théâtre ont longtemps marché la main dans la main ; le music-hall, le cirque et quantité de spectacles très courus aujourd'hui témoignent de cette complicité. Le mélange des arts, la variété pour tout dire, méritait qu'on s'y étendît, d'autant que l'intellectualisme classique les condamna en prescrivant une stricte unité de ton. C'est ce qu'examine le chapitre IV : « La musique ; la chanson populaire ».

À côté des œuvres qui amalgament les deux registres, cas fréquent au début du siècle, semble-t-il, d'autres se cantonnent dans un seul. Or, certaines de celles-ci exploitent le même thème, voire la même intrigue que tel ou tel texte relevant du groupe parallèle. Le comparatisme est amené de la sorte à enregistrer des coïncidences insoupçonnées dont la plus bizarre est peut-être celle que l'on peut observer entre les *Pensées* de Pascal et le récit allégorique d'un petit prédicateur sorti du fin fond de l'Angleterre : *The Pilgrim's Progress* (chapitre V : « Les doublets : habit de cour et souquenille »). En fin de parcours, on tentera d'esquisser une typologie des modèles en présence (VI).

On s'étonnera sans doute que, parmi les critères retenus, aucune place n'ait été spécialement réservée à l'oralité. Il est incontestable que la transmission de bouche à oreille a de temps immémorial caractérisé la culture des villages : lectures à haute voix, contes, ballades, sermons. Mais elle encouragea au même titre la propagation d'œuvres de haute envolée avant que ne prenne corps la tradition manuscrite d'abord, imprimée ensuite. C'est de cette façon que rhapsodes et aèdes récitèrent les épopées homériques jusqu'à ce qu'on les mît par écrit au VI^e siècle. Et bien d'autres exemples, formules magiques, chants rituels ou textes de lois, réfuteraient toute identification automatique de l'« oral » au « populaire »¹.

¹ Giovanni Crocioni (*Le tradizioni popolari nella letteratura italiana*, ed. G. Aneschi, Firenze, Leo S. Olschki, 1970 (Biblioteca di « Lares », XXIX), p. 9) attache beaucoup d'importance à l'oralité. Cf. l'avis contraire de Ruth Finnegan, *Oral Poetry : Its Nature, Significance and Social Context*, CUP, 1977, pp. 23, 36-37 et 201. Pour les catégories « élitare » et « populaire », je renvoie aux ouvrages fondamentaux de Peter Burke (*Venice and Amsterdam : A Study of Seventeenth-century Elites*, London, Temple Smith, 1974 et *Popular Culture in Early Modern Europe*, Aldershot, Wildwood House, 1988).

La seconde partie du livre, explicative quant à elle, considère les faits rassemblés d'un double point de vue historique. On ne voit pas pourquoi on chercherait la lumière ailleurs que dans l'Histoire, dans la connotation des événements, recommandée du reste à notre attention par les fanfares qui saluèrent *Le Cid* autant que par l'obstruction tapageuse que la pièce provoqua de la part de puissants adversaires. Il fallait d'abord se pencher sur les changements littéraires intervenus en France vers 1637, rappeler brièvement les étapes et les promoteurs de l'élévation de l'élitisme classique au rang d'art monarchique, et en détecter les répercussions éventuelles outre-Manche comme dans les Provinces-Unies (chapitre VII). Or, ce processus, qui déboucha sur un divorce partiel puisqu'en littérature il n'émancipa avant tout que la tragédie, se déroula en parallèle avec une longue évolution économique, sociale et culturelle dont les effets n'attendirent pas l'année 1637 pour se montrer. Les tempêtes de ce genre, quand bien même notre dégoût des bisbilles et des chapelles tendrait à les borner aux pourtours d'un verre d'eau, sont précédées de signes avant-coureurs, apparitions ponctuelles, mais révélatrices des perturbations à venir. Aussi le chapitre final (VIII) traite-t-il des forces qui agirent longtemps en profondeur avant de se matérialiser au niveau des faits : l'urbanisation, la centralisation, outre le capitalisme auquel la classe commerçante dut tant sa misère que sa prospérité.

Je signale enfin que les citations en langues étrangères ont été traduites, généralement par mes soins, et que, là où la chose était possible et semblait indispensable, les œuvres dramatiques sont doublement datées, la première mention faisant référence à leur création, l'autre à leur publication. Je tiens aussi à remercier chaleureusement Jacques-Henri Michel, mon collègue et ami, d'avoir bien voulu lire le chapitre relatif au *poeta doctus*.

Bruxelles, avril 2004